L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 23 SEPTEMBRE 1888.

FRANCE

LA VIE MILITAIRE.

L'anniversaire de la bataille de Rezonville. — Le champ de bataille: la Woëvre.—La vallée du Rupt de Mad. Rôle de l'artillerie allemande au début de la bataille.—Utilité des manœuvres d'artillerie du camp de Châlons. La fête commémorative. Le culte des morts. Historiques de régiment.

Lorsque j'ai écrit ma dernière chronique de quinzaine, je me trouvais au repos dans une fraîche et riante vallée de Meurthe-et-Moselle, qui longe la frontière du pays annexé. C'était le 16 août, et tout le monde autour de moi me rappelait que dix-huit ans auparavant, jour pour jour, le canon retentissait avec fracas dans ce coin de terre aujourd'hui si paisible. A ce souvenir j'avais pris la plume pour parler moi aussi du terrible anniversaire, mais les pensées me venaient trop rapides, trop pressées, trop passionnées, et je me réfugiai dans un passé plus lointain. Voilà quinze jours de cela, quinze jours de repos et de calme: je puis parler plus froidement de ce temps douloureux, dont la date du 16 août était venue évoquer l'image sans cesse présente à la pensée de quiconque aime la France.

La bataille du 16 août 1870, qui a pris dans l'histoire le nom de bataille de Rezonville, s'est livrée sur le plateau ondulé qui sépare les côtes de la Moselle des côtes de la Meuse et que les gens des pays avoisinants appellent la Woëvre, plateau traversé dans toute sa largeur par la route de Metz à Verdun par Mars-la-Tour. L'armée française, qui de Metz se dirigeait sur Verdun et Châlons, accédait à ce plateau en suivant la grande route et en gravissant les hauteurs qui bordent le cours de la Moselle au sud-est de Metz, hauteurs assez élevées, puisque de Metz à Gravelotte, où se bifurquent les deux routes de Verdun, la différence de niveau est 137 mètres.

La deuxième armée allemande, dont les divers corps d'armée précipitaient leur marche pour barrer aux Français la route de Châlons, avait à franchir la Moselle et à s'élever ensuite sur le plateau de la Woëvre. Le gros de l'armée traversa la Moselle entre Pont-à-Mousson et Frouard, sur les ponts que l'état-major français n'avait pas jugé à propos de détruire. Le 3e corps d'armée, chargé de masquer le mouvement, franchit la rivière au nord de Pont-à-Mousson, sur le pont suspendu de Novéant, qu'on semblait lui avoir laissé tout exprès pour lui faciliter le passage, et sur deux ponts de bateaux jetés au-dessus de ce pont suspendu, vis-à-vis des villages de Novéant et d'Arnaville.

Des deux divisions composant ce corps d'armée, l'une, la 5e, précédée par la 6e division de cavalerie, se dirigea sur Gorze, d'où elle avait, pour parvenir sur le plateau de la Woëvre, le choix entre plusieurs ravins s'élevant à travers les bois. Ces ravins, conduisant à Gravelotte, à Rezonville, à Vionville et à Tronville, ont acquis, depuis le 16 août 1870, une célébrité historique.

La 6e division, avec l'artillerie du corps, c'est-à-dire l'artillerie placée en dehors des divisions sous les ordres directs du commandant du corps d'armée, avait traversé la Moselle sur le pont de bateaux jeté en face du village d'Arnaville; elle s'engagea dans la vallée du Rupt de Mad. Le Rupt de Mad est un cours d'eau, rapide comme l'indique son nom, qui sort d'un étang situé près de Commercy et coule du sud-ouest au nord est, pour aller se jeter dans la Moselle entre Arnaville et Novéant, tout près de l'endroit où fut arrêté l'année dernière le commissaire de police Schnæbelé.

La vallée du Rupt de Mad, profonde et encaissée, celle-là même d'où j'écris ces lignes, borde au sud-est, dans la partie inférieure de son cours, le plateau de la Woëvre dont elle est séparée par des côtes d'un relief moyen de 160 mètres, couverte de bois et assez profondément ravinées. La route de Pont-à-Mousson à Verdun traverse cette vallée à Thiaucourt, gros chef lieu de canton d'où plusieurs chemins s'élèvent sur le plateau. Entre Arnaville et Thiaucourt, distants de seize kilomètres environ, il n'existait en 1870, pour atteindre la Woëvre que deux chemins carrossables, l'un se dirigeant d'Onville, fort village situé sur le Rupt de Mad aux Baraques de Bussières et à Mars-la-Tour; l'autre, plus au sud est, s'élevant dans le ravin où passe aujourd'hui le chemin de fer de Pagny sur Moselle à Longuyon. Le 15 août au soir, le 10e corps d'armée allemand se trouvait à Thiaucourt; la 5e division de cavalerie, appuyée par quatre batteries d'artillerie à cheval, l'avait précédé et avait atteint la grande route de Verdun, à l'ouest de Mars la Tour; la 6e division d'infanterie, faisant partie du 3e corps d'armée, était engagée avec l'artillerie de corps dans la vallée du Rupt de Mad, la tête de colonne à Onville; la 5e division, précédée de la 6e division de cavalerie, arrivait à Gorze.

La colonne de gauche de l'armée française s'était arrêtée, le 15 au soir, à Rezonville sur la route de Metz à Verdun, couverte en avant par la division de cavalerie de Forton, inconsciente des mouvements qui s'opéraient sur son flanc gauche, bien que les avertissements des habitants des localités occupées par l'ennemi n'eussent pas fait défaut au général en chef, et celui-ci ne semblait guère se douter de la rude bataille qu'il aurait à livrer le lendemain. Je n'ai nulle prétention de raconter ici cette bataille dont le récit détaillé, très difficile d'ailleurs à suivre sans carte, excéderait les limites de l'espace dont je dispose. Je voudrais seulement montrer l'importance capitale du rôle de l'artillerie allemande au début de l'engagement; on verra comment la vue de la vallée du Rupt de Mad a naturellement réveillé chez moi le souvenir de ce rôle.

Nous venons de laisser la 5e division de cavalerie prussienne le 15 au soir sur la route de Verdun, à l'ouest de Mars-la-Tour. Les patrouilles de reconnaissance de la division de Forton, venaient de rentrer, le 16, vers huit heures du matin au bivouac situé entre Vionville et Rezonville, sans avoir signalé rien d'extraordinaire, lorsque les batteries d'artillerie à cheval qui accompagnaient la cavalerie allemande, soutenues par quelques escadrons, vinrent s'établir sur un mamelon situé à 1200 ou 1300 mètres de ce bivouac et commencèrent le feu.

La division française, surprise, bat précipitamment en retraite entraînant la cavalerie du 2e corps, dont la batterie tient bravement tête aux batteries allemandes. L'infanterie du 2e corps prend les armes, et comme l'ennemi se montre à la fois en avant sur la route de Verdun et à gauche sur les chemins qui viennent de Gorze, cette infanterie est disposée en équerre, la droite faisant face à l'est sur la grande route, la gauche tournée vers le sud c'est-à-dire du côté de Gorze et de la vallée de Moselle. C'est là du reste et sur sa gauche que, jusqu'à la fin de la bataille, Bazaine doit s'obstiner à accumuler ses réserves, ne se préoccupant que d'une chose: ne pas se laisser couper de ses communications avec Metz.

A ce début de la bataille, et c'est ce qu'il importe bien de remarquer, l'armée française n'a devant elle sur la route de Verdun, que les quatre batteries d'artillerie, marchant avec la 5e division de cavalerie qui, soutenues par quelques escadrons, se portent audacieusement en avant sur les traces de la division de Fourton. La tête de l'infanterie de la 5e division commence à déboucher du bois de Vionville; celle de la 6e division paraît du côté des Baraques. C'est alors que, sur l'ordre du général commandant l'artillerie du 3e corps, autorisé sans doute par le commandant, les quatre batteries attachées à la 6e division devancent au grand trot leur division et viennent avec un faible soutien de cavalerie s'établir à droite des batteries à cheval; en même temps les quatre batteries de la 5e division se postent sur un mamelon à l'ouest du bois de Vionville. Ce développement de 13 batteries (78 pièces) ne tient pas devant le mouvement en avant de l'infanterie française: la division Bataille à droite occupe Vionville et Flavigny, la division Vergé à gauche couronne les crêtes. La 5e division d'infanterie allemande, qui a échoué dans ses tentatives pour déboucher du bois de Vionville et s'emparer de Flavigny, est repoussée avec des pertes considérables. Il ne dépendrait que de Bazaine de précipiter la 5e division allemande dans les ravins de Gorze. L'artillerie allemande, qui n'est encore appuyée par aucune troupe, recule vivement. Il faut à tout prix la renforcer pour maintenir la position jusqu'à ce que l'infanterie de la 6e division soit prête à agir.

L'artillerie de corps, comprenant six batteries, dont deux à cheval et quatre montées, était engagée dans les colonnes de la 6e division à Bayonville, dans la vallée du Rupt de Mad, lorsque l'ordre parvint au colonel commandant cette artillerie de l'amener à toute vitesse. Immédiatement les deux batteries à cheval prennent le galop, doublent les colonnes, gravissent la côte d'Onville et débouchent aux Baraques, d'où elles viennent prendre leur place entre les batteries de la 5e division et celles de la 7e. Quelque temps après arrivent les quatre batteries montées. Un détachement du 10e corps se trouvait à Gorze; il accourt avec la batterie qui l'accompagne et qui vient renforcer l'artillerie de la 5e division. Un autre détachement du 10e corps prend place à la gauche des Allemands pour soutenir la 6e division d'infanterie.

La batterie marchant avec ce détachement vient appuyer les quatre batteries à cheval qui tirent depuis le commencement de la bataille. Le commandant de l'artillerie du 3e corps allemand dispose désormais de 114 bouches à feu; il arrête le mouvement de recul, et toutes ces pièces écrasent de leur feu convergent les troupes françaises dont l'artillerie agissant sans ensemble, faute de direction générale, inférieure d'ailleurs en justesse et en portée, lutte péniblement. Vionville et Flavigny sont successivement occupés par la 6e division allemande. La position du 3e corps d'armée, un instant si compromise, a été rétablie grâce au concours de toutes les batteries d'artillerie agissant indépendamment, avant même que l'infanterie soit prête à entrer en ligne.

Plus tard, l'intervention du 6e corps français va mettre encore le 3e corps allemand à deux doigts de sa perte, et le général en chef laissera encore perdre l'occasion d'écraser ce corps d'armée. Puis le 10e corps allemand, par une marche de quarante cinq kilomètres, arrivera au soutien du 3e; il sera repoussé par le général Ladmirault. De nouveau, il suffirait à l'armée française de prononcer son mouvement sur la droite pour jeter le 3e et 10e corps d'armée allemand dans la Moselle, mais Bazaine se préoccupera toujours de sa gauche et de ses communications avec Metz, et cette bataille acharnée se terminera sans autre résultat que celui d'avoir repoussé les attaques d'un ennemi inférieur en nombre. C'est là ce que je ne puis ici vous raconter. J'insiste seulement sur les mouvements d'artillerie indépendants que je viens de rappeler. Ils prouvent l'utilité des grandes manœuvres d'ensemble qui viennent d'être exécutées au camp de Châlons sous la direction supérieure de M. le général de la Jaille.

Avant la guerre de 1870, l'artillerie française était remarquablement bonne ouvrière: les rédacteurs de la *Guerre franco-allemande* par le grand état-major allemand, lui ont rendu pleine justice à cet égard en affirmant, dans le préambule de leur travail, que, des trois armes, l'artillerie était celle qui avait toujours le plus rapidement pris ses positions de combat. Mais avec l'ancien matériel, dont les pièces ne comportaient pas une précision mathématique, l'instruction sur le pointage et le réglage du tir était, il faut bien le dire, reléguée au second plan. Depuis la guerre, cette instruction a pris une importance en rapport avec la justesse et l'efficacité des nouveaux canons; par contre, la question de manœuvres a été un peu trop peut-être mise de côté. Il faut sans doute, pour l'artillerie encore plus que pour l'infanterie et la cavalerie, ne pas abuser des évolutions savantes et compliquées, et les manœuvres doivent être réduites aux mouvements pratiques du champ de bataille; mais encore est-il indispensable d'exécuter ces mouvements sans hésitation et avec une régularité qui aide à les rendre plus rapides, car dès lors que l'artillerie est en marche, elle cesse d'être dangereuse et se trouve elle-même exposée au danger jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée pour reprendre son feu. Tous les mouvements du champ de bataille doivent donc être rapides, et, si l'artillerie bat en retraite au pas, c'est là une exception motivée par des considérations morales dont l'importance est prédominante. Dans ces conditions, habituer les batteries à se mouvoir isolément ou par petits groupes devient insuffisant, et il importe de reproduire, pour elle aussi bien que pour les autres armes, autant du moins que possible, les circonstances de la guerre. Le tir occupe toujours, d'ailleurs, la première place dans l'instruction donnée au camp de Châlons aux grandes masses d'artillerie. C'est même ce qui rend, plus que tout autre motif, cette instruction avantageuse, car le réglage du tir dans une batterie isolée, tel qu'il est enseigné dans les écoles d'artillerie, n'est pour ainsi dire qu'un premier pas vers l'art essentiel de diriger le tir des grands groupes de batteries.

....Mais me voilà bien loin de la vallée du Rupt de Mad et de l'anniversaire de la bataille du 16 août 1870. On se souvient ici non-seulement d'avoir vu l'artillerie partir au galop pour gravir la côte d'Onville, mais encore d'avoir vu défiler, dans la matinée du 17, de longs convois de blessés et d'avoir entendu l'expression du désespoir des officiers et des soldats prussiens qui se croyaient battus et complètement battus; ils comptaient sans Bazaine qui, au lieu de lancer l'aile droite de son armée en avant pour précipiter les Allemands en bas du plateau de la Woëvre, leur abandonna ce plateau, fit un mouvement inverse et se laissa acculer aux fortifications de Metz.

Il y a de cela dix-huit ans! les sentiments patriotiques des populations de ces provinces n'ont fait que se développer depuis lors, et les mesures prohibitives mises depuis quelque temps en vigueur ne sont pas faites pour modifier leurs idées. Il est bien peu d'habitants de nos villages qui n'aient de proches parents et des relations intimes dans les villages annexés, et il n'est pour ainsi dire pas de jour qui ne leur apporte quelque nouvelle vexation. Hier encore, c'étaient deux petits enfants, le frère et la sœur, âgés l'un de dix ans, l'autre de sept ans, qui s'en allaient à Ancy, en pays annexé, voir leur grand'-mère, et que les douaniers ont éconduits, sans doute parce que les pauvres petits étaient armés...... d'un panier pour rapporter des prunes du jardin de leur grand'-mère: il leur fallut revenir à Onville avec le panier vide.

Aussi la célébration du service anniversaire de la bataille du 16 août dans la petite église de Mars-la-Tour, a-t-elle été, pour nos populations, comme une fête nationale à laquelle tout le monde a voulu concourir. Le village de Mars-la-Tour et le monument commémoratif ont été visités ce jour-là par une foule nombreuse, paysans des environs, soldats de la garnison de Verdun, dans une attitude calme et digne, à trois kilomètres de la frontière.

Tout s'est bien passé, Dieu merci! et la fête commémorative a été ce qu'elle devait être; un hommage simple et respectueux à la mémoire de nos glorieux morts. Nulle parti, nulle personnalité retentissante n'a cherché à en profiter pour se recommander à l'attention publique. Puisse longtemps et toujours se conserver ce culte d'un passé dont nous avons à souffrir, mais non pas à rougir! Il est arrivé trop souvent que les humbles monuments consacrés à ceux de nos soldats qui avaient succombé sur une terre étrangère ont été négligés et se sont dégradés faute de soins. Il n'y a pas longtemps qu'un avertissement était donné, du haut de la tribune du Sénat, à propos de l'état dans lequel se trouvaient nos cimetières de Crimée, et je lisais hier dans l'excellente histoire militaire de M. le colonel Canonge que, visitant, il y a quelques années, les champs de bataille de l'Italie, cet officier supérieur avait été frappé de l'abandon des tombeaux des officiers et soldats tués à Melegnano au mois de juin 1859. Même sur notre territoire il était tombé, avant la guerre de 1870, bien des héros ignorés, victimes de leur dévouement à la patrie: on aurait cherché en vain leurs tombes sur ce sol pour la défense duquel ils étaient morts....Pendant et après la guerre de 1870, des sépultures honorables ont été moins pieusement accordées à ceux qui ont succombé. Entretenons ces monuments, entretenons surtout dans nos cœurs le patriotisme et le dévouement.... Je m'arrête et je prie mes lecteurs de me pardonner cet accès inaccoutumé de lyrisme: j'écris à quelques kilomètres du champ de bataille du 16 août 1870, à quelques centaines de mètres de la frontière que les événements nous ont imposée....

Si c'est pour nous un devoir d'honorer les victimes de nos grandes guerres, c'est un plaisir de témoigner nos respects aux rares survivants de cette époque glorieuse lorsqu'ils portent gaillardement leur verte vieillesse, comme M. Soufflot qui, l'autre jour, réunissait à sa table les officiers du 20e chasseurs de passage à Pontoise pour se rendre aux grandes manœuvres du 3e corps d'armée. C'est précisément au 20e chasseurs que M. Soufflot s'était engagé le 26 janvier 1810, à l'âge de dix-sept ans; il en a aujourd'hui quatre-vingt-quinze, et il se rappelle encore avec un légitime orgueil le combat du 14 avril 1812, dans lequel, commandant le peloton d'avant garde du maréchal duc de Raguse, à l'armée de Portugal, il attaqua avec son peloton un carré d'infanterie et pénétra jusqu'au drapeau, dont il s'empara.

Dans un volume aussi intéressant qu'amusant, intitulé: *Un régiment de cavalerie légère de 1793 à 1815*, et publié par Berger Levrault, M. le lieutenant Aubier, du 20e chasseurs, a raconté ce fait et bien d'autres inscrits dans l'histoire du régiment qui a compté parmi ses officiers l'illustre Curély. Les historiques de régiment sont les véritables lettres de noblesse de l'armée française. On ne saurait trop en encourager la publication ni en recommander la lecture, surtout lorsqu'ils ont été écrits avec l'amour du sujet et la recherche consciencieuse de la vérité comme celui-ci et comme plusieurs autres d'ailleurs, tels que l'historique du 7e cuirassiers par M. le capitaine de Juzancourt. J'ai regretté, il y a quinze jours, de ne pas l'avoir sous la main à la campagne: j'aurais pu en extraire le récit émouvant de la charge du 7e cuirassiers à la Bérézina.

Général Thoumas.

(Dans le *Temps* du 4 septembre.)

Effet de fascination chez l'homme.—M. Luys, dont on connaît la foi hypnotique, a adressé à l'Académie des sciences, de Paris, une note "sur l'état de fascination déterminé chez l'homme à l'aide de surfaces brillantes en rotation." C'est l'action bien connue du miroir aux alouettes dont les chasseurs d'oiseaux font usage depuis un temps immémorial. M. Larrey s'est empressé de faire observer que le fait n'était pas nouveau; que lui même s'en était occupé, il y a trente ans, lorsqu'un chirurgien anglais prétendait remplacer l'action anesthétique du chloroforme par cette hypnotisation. "M. Larrey—dit la *Liberté*—aurait pu ajouter que des expériences furent faites à l'hôpital Beaujon et qu'elles ne donnèrent pas de résultats satisfaisants. Il faut des sujets spécialement doués ou atteints d'infirmités nerveuses pour que cette hypnotisation réflexe produise son effet. En somme, le docte corporation ne paraît pas disposée à seconder la propagande merveilleuse dont M. Luys a pris l'initiative. Ce ne sont pas les académiciens que l'on fait ainsi communier avec des meules de moulin, comme disent les Espagnols."

Don au Musée de Rouen, France.—M. le baron Alphonse de Rothschild a, dernièrement, fait don, au musée de Rouen, d'une superbe coupe, en émail de Limoges, du seizième siècle. Cette œuvre remarquable porte la date de 1547 et est signée Pierre Raymond.

Une histoire de chasse:

—Voilà, raconte Gabertoux. En hiver, par une nuit glaciale, je place une lanterne allumée au milieu d'une plaine neigeuse. Le lièvre arrive, est étonné. La lumière lui fait mal aux yeux, il verse d'abondantes larmes que le froid fait immédiatement congeler, de sorte que le lièvre reste fixé au sol.

C'est même de là que vient l'expression "n'avoir pas froid aux yeux."

Echo de café.

Un consommateur.—Oui, messieurs, M. de Freycinet s'est fait un devoir de visiter tous nos forts.

Un plaisantin.—Oh! non: pas tous!

La galerie.—Comment, pas tous? Mais si! Lisez plutôt les journaux!

Le plaisantin.—Eh bien, et les forts de la halle donc?

On s'entretient de X.... qui n'a jamais passé pour un brillant causeur.

Quelqu'un demande,

—Avez-vous remarqué comme il parle du nez?

—Parbleu! riposte un camarade, il faut bien qu'il parle de quelque chose!

Attentat à la mort.

L'eau s'écarta, et silencieusement le fleuve engloutit Lazare.

Un suicide!....

M. Duclos, sur la berge, laissa échapper, un cri épouvanté. Il regarda autour de lui, puis au loin, dans le soir; il n'y avait personne qu'il pût appeler. La lune fouettait la Seine d'une longue lanière d'argent cassée de plis sombres. Le brave bourgeois ôta sa redingote, la jeta sur le sol à cet endroit qu'il avait longtemps exploré dans l'intention d'y venir pêcher à la ligne le lendemain, et tout d'un ressort, les mains jointes, les bras en avant, le jarret raide, il plongea.

Une angoisse régna dans la nuit.

Puis deux êtres regagnèrent le bord, l'un haletant, l'autre évanoui, l'un—celui qui avait été sauvé—jeune, blême, maigre, fin, souple, paré d'un doux visage navré; l'autre—le sauveteur—épais, bien taillé, robuste en son âge grisonnant, respirant fort par sa large bouche, banal et fier, soufflant à pleine conscience et ravi des exploits de sa soixantaine gaillarde.

* * *

...Il avait transporté son fardeau au poste de police plus voisin. L'employé du bureau, qui négligea de s'appitoyer sur le sort du "malheureux garçon" qu'on lui exhibait, parut à M. Duclos être un faux républicain doublé d'un clérical; mais, comme en dernier lieu, cet employé sans cœur félicita chaudement "l'héroïque ami de l'humanité" sur sa belle conduite, le brave vieillard se calma et admit que l'habitude de constater les sinistres et les crimes pouvait fréiater les sentiments naturels. Et il donna avec beaucoup de bonne grâce les renseignements qui lui étaient demandés. Il dit son nom, son adresse et sa profession:

Rentier:

Il ajouta quelques détails inutiles dans le cas, mais précieux pour la pêche à la ligne:

—C'est la nuit, monsieur, qu'on découvre les bons endroits. Le goujon ne se méfie pas... Au matin, on le pince... Vrai comme j'ai l'honneur....

Et il avait fait trois pas pour sortir, quand il revint pour expliquer qu'au surplus sa présence sur la berge n'était pas étrange, car il était noctambule—comme les lions.

Sur ce—digne—il s'en alla, et pour se sécher, il se mit au lit en songeant que ses pareils, les majestueux lions roux rôdaient sous les étoiles du désert.

Et il dormit sans rêver.

—...Décidément, on ne meurt pas tout entier,—s'écria Lazare en ouvrant les yeux.—Sauvé! On a dû me sauver. Tant pis, mon Dieu! Oh! je te reconnais parfaitement à tes coups, Providence; il n'y a que toi pour frapper à côté avec cette précision!... Sergents, mes amis, vous êtes grands comme le monde civilisé, lequel est petit, pour être franc... Oui, je sens bien que vous m'asticquez pour me rappeler à l'existence au jour le jour. Continuez, je vous excuse, on vous paie pour cela, et vous avez peut être de voraces maîtresses à nourrir....

Puis il perdit connaissance. Ensuite il dormit. En s'éveillant, il vit qu'il faisait grand soleil, il s'habilla, et après avoir salué le commissaire:

—Je pars,—dit-il.—J'entends une voix qui m'appelle.... c'est celle d'un huissier, car de mon état je suis homme de génie?... Hélas! oui, monsieur.... mais je me rends néanmoins à cet appel, n'ayant nul endroit où aller de préférence.... Ou plutôt, si. C'est cela. Quel est le misérable qui m'a amené hors de l'eau? On en....!

Et dès qu'il eut en une réponse, Lazare sortit, les lèvres blanches, crispées d'une pâle colère.

* * *

...M. Duclos dépliait sa serviette pour déjeuner. On frappa à la porte. La vieille servante ouvrit, et Lazare entra.

Le jeune homme ne prononça pas une parole, prit une chaise, vint s'asseoir en face du maître de la maison et, interpellant la bonne, il commanda:

—Un couvert!

Puis, s'adressant à son hôte avec une politesse exquise et amère:

—Vous me voyez ravi, cher monsieur, d'avoir rencontré sur ma route un homme aussi secourable que vous, dit-il. Vous avez pu constater que j'en étais arrivé à ne plus trouver de goût à la société de mes semblables, alors que vous êtes venu à moi. Vous me pardonnerez de ne vous avoir pas témoigné plus tôt mes sentiments à cet égard, mais j'ai été mort—ou peu s'en faut—jusqu'à cette heure. C'était tout juste l'heure où les hommes d'ordre prennent leur premier repas; je me suis fait indiquer votre adresse.... et me voici.

Un orgueil immense emplissait Duclos.

—Soyez le bienvenu, dit-il. Je n'ai fait que mon devoir; ne me remerciez pas.

—Je ne vous remercie point, répondit Lazare en se versant à boire.

Mon intention est certes de montrer de la confiance envers vous dans nos rapports ultérieurs, et pour la première fois que j'ai un débiteur, je veux donner aux créanciers l'exemple de la discrétion. Mais il m'est impossible de ne pas vous faire remarquer que vous avez contracté des devoirs envers moi. En effet, si vous avez un fils, vous seriez tenu de subvenir à ses besoins. Si vous aviez assassiné un homme, vous subiriez une peine très forte, et comme vous êtes riche, on vous obligerait à indemniser la famille de votre victime du tort que vous lui auriez porté en détruisant une de ses forces.

Je suis votre enfant, puisque vous m'avez tiré du néant où je m'étais plongé.... Je ne vous traduirai pas devant la justice, car elle ne comprend que les crimes grossiers, et le vôtre a été raffiné. Je vous punirai moi même,.... avec douceur, mais implacablement. Je n'ai pas de famille à qui vous puissiez donner des dommages-intérêts, mais suis apte à les recevoir. Car enfin, vous avez attenté à ma mort!.... C'est clair. Et maintenant, choisissez: désirez-vous que je vous parle comme votre victime ou comme votre fils?....

* * *

Et quand il eut déclaré qu'il entendait à l'avenir manger à cette table des mets d'un ragoût plus vif que ceux qu'on lui offrait, il poursuivit, sans se troubler, en face de son amphitryon muet d'ahurissement,

—Quand un homme, qui n'a pas trente ans, prend la résolution que j'avais prise, c'est qu'il a des chagrins d'amour, et, dans ce cas, c'est un imbécile, et il n'est pas nécessaire de le conserver; ou c'est qu'il n'a plus de pain et qu'il lui reste un peu de dignité, et alors.... Oh! je ne vous raconterai pas mon histoire, elle est trop banale pour que vous la compreniez.... Je vous jure seulement, sur mon honneur, qu'afin de pourvoir à ma vie, je me suis offert et que j'ai intrigué pour faire tous les métiers avouables qu'il m'était possible de faire. Ceux qui disent qu'on trouve toujours du travail mentent comme des oisifs éhontés. On n'a pas voulu de moi. Je ne suis pas une brute et n'aurais pas mal tenu un emploi. L'art ne vous enrichit pas avant votre vieillesse. J'étais sans ressources, j'ai donc été conduit logiquement, à me suicider. Je serais mort de faim.... à quoi bon attendre!.... C'est pour agoniser moins lentement que je m'étais jeté dans la Seine. Il vous a plu de substituer votre décision à la mienne, de violer ma volonté; vous m'avez sauvé, vous êtes responsable, et vous adopterez mon passé, mon présent, mon avenir, ma personne, mes besoins et mes caprices, ou je vous châtierai de telle sorte que le bourreau tressaillira d'horreur au récit de ma vengeance. Et vous ne vous déroberez pas, vous ne me dénoncerez pas, je ne vous quitterai jamais. En outre, au moindre soupçon que j'aurais sur votre conduite, je vous exécuterais avant qu'on ait pu vous secourir, après quoi je me soucie peu de ce qui adviendrait: vous savez que je ne tiens pas à la vie.

—Mais—reprit Lazare, après avoir observé M. Duclos, qui tremblait lamentablement—il sied d'aborder des sujets de conversation moins funèbres. Aussi bien—quoique votre cognac soit détestable, votre café mal élaboré, et que vos digestes soient d'un bon marché dérisoire—vous ne m'avez point l'air d'un méchant homme, et je commence à croire qu'il serait injuste de vous juger strictement d'après vos actes. La création est faible, une faute se répare, et votre âme est peut-être pure au fond! Personnellement je suis d'humeur traitable après les repas, et si vous ne me forcez pas à vous terroriser, j'égalerai votre célibat de mille manières délicates. J'ai des amis spirituels et des amies dévergondées. Je me ferai un plaisir de vous initier au vice et aux autres minuties artistiques de l'existence. Bref, vous serez heureux comme un millionnaire intelligent.

Après des banquets magnifiques, des reines de théâtre dénoueront leurs cheveux et les baigneront dans vos coupes d'or, et vous connaîtrez alors l'odeur d'iris des toisons royales secouées; vous aurez des tableaux signés par les maîtres de l'avenir et qui peut dire même, si, dans une heure d'ivresse indulgente, des poètes ne vous tutoieront pas un jour?... Cette perspective monsieur, dissoudrait en félicité le cerveau le mieux trempé. Mais les joies trop violentes sont dangereuses, je ne veux pas vous saturer de bonheur en une seule séance, et, d'ailleurs, il convient que nous sortions ensemble sans retard pour quelques courses indispensables...

* * *

Il l'emmena. Ce fut lui M. Duclos devint une proie que toute une race dévora avec rapacité. Au demeurant, on l'amusait quelquefois, on le flattait, on lui révélait des jouissances fines qu'il savourait, pris d'enthousiasmes enfantins. Il eut des opinions à lui sur des œuvres. Il composa une chanson; on lui avait presque appris le français. Les actrices ne le traitaient pas comme un vulgaire soupirant. Il se mettait à la tête d'entreprises ruineuses pour édifier la gloire de ses nouveaux amis, dans la fièvre de son "lançage." Il déplorait son passé tranquille, la fadeur des jouissances simples dont il se contentait jadis, et malgré leur prétention au dandysme blasé, les artistes, qui étaient ses compagnons de fête, restaient stupéfaits de voir que cet homme à l'étoffe grossière, au bout de quelques semaines, les égalait tous en imaginations perverses et en recherche de débauches étranges.

Mais M. Duclos connut vite l'envers de la médaille, et la blague mauvaise et l'orgie invariable le lassèrent et le déçurent. Après s'être félicité de sa camaraderie avec Lazare, il en arriva à avoir l'amers regrets, puis il eut des remords de l'avoir sauvé. Les scrupules chagrinaient sa conscience quand il songeait au désordre de sa conduite, des terreurs l'affolaient quand il considérait l'éparpillement de sa fortune. Bientôt un morne dégoût lui emplit l'âme: [illegible] et, dans son bon sens, il comprit [illegible] que ces charlatans, qui l'éblouissaient, étaient au fond des êtres monotones et fardés, qui tous se ressemblaient et n'avaient pas de cœur.

Lazare s'aperçut que l'enthousiasme du vieux rentier s'évaporait, et il constata à peu près en même temps que le bonhomme cherchait à se dérober. Il le surveilla, il l'enserra, il s'amusait à le voir souffrir, et il s'admira de faire expier à ce bourgeois, qui l'avait arraché au repos éternel, ses rancunes amoncelées contre une société... maudite en phrases sonores.

Il appela à son aide la bande des parasites, et M. Duclos, traqué, [illegible] à se défendre, à se retourner, pourchassé comme une bête qu'on chasse, étourdi, ivre de peur, fuyait éperdûment devant la meute impitoyable des bohèmes déchaînés. Ses tortures étaient atroces; il eût voulu trouver un coin, s'y blottir et y mourir. Mais l'élan de la meute le poussait toujours en avant, et il allait, emporté par la terreur, à travers la vie—impitoyablement.

Son martyr devenait surhumain.

Enfin, une nuit, à bout de douleur, il parvint à dépister "ses amis" et, avant qu'on eût pu ressaisir sa trace, il était sur la berge de la Seine à l'endroit même d'où, une première fois, il s'était précipité pour secourir Lazare.

M. Duclos, pleurait de joie.... L'eau l'attira, il se laissa tomber, et sans se débattre, il s'enfonça dans le lit profond et secourable, et il s'endormit avec délices.

* * *

.....[illegible]—dit Lazare, en sortant de la Morgue, c'est encore une trahison de sa part, et je reste sa victime, car j'existe toujours, et il est mort sans testament!....

Boubergeon.

(Traduit de la *Gazette Franco-Russe* de Paris.)

Entre Parisiens en villégiature.

—Allons, bon! voilà qu'il re-pleut."

—C'est drôle: l'été est pourtant fini!"

En police correctionnelle:

Le président.—Comment encore vous! C'est la onzième fois cette année que vous comparaissez devant le tribunal! Qu'est ce qui vous amène encore ici?

L'accusé.—Mon président, c'est les gendarmes!

Au Cercle:

Deux joueurs, parlant d'un troisième qui vient de marquer le roi coup sur coup:

—Je ne sais pas s'il triche; mais il est évident qu'il a pour le roi une préférence.... bien marquée!

Le banquier X...., en faisant une démonstration, avait mis un louis entre ses dents.

—Prenez garde de l'avaler, dit un agent de change.

—Eh bien! fit le financier, il ne serait pas perdu.

—Oh! je vous connais, répliqua l'autre, vous ne rendriez que dix francs!

—On dit que je suis méchante, disait Mlle R...., de la Comédie-Française, en se promenant sur le théâtre avec notre confrère B......, est-ce vrai mon ami?

—C'est une injustice, répondit le critique. Tu es bonne depuis la toile de fond jusqu'à la rampe.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 22 septembre 1888.

Chambre de compensation de la Nouvelle-Orléans.

	Echanges	Balances
Opérations de ce jour	$661,104 00	$93,383 00
Même temps la semaine dernière	667,012 00	149,745 00

MONNAIES ETRANGERES.

Dollar mexicain	74½	—
Pièces de 5 francs	[illegible]	
Pièces de 20 francs	[illegible]	3.90
Souverains	4.85	4.90
Pièces de 10 thalers	7.50	—
Doublons espagnols	15.60	
Doublons patriotes	15.60	
Doublons mexicains	15.55	
Pièces de 20 pesos mexicaines	—	19.40
Or de l'Amérique du Sud	½ par pes	
20 marks prussiens	4.60	4.75
Or de la Californie	708 [illegible]	
Or américain, poids léger	95½	97
Or américain mutilé	5 % d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne demande et ferme avec la quantité disponible modérée.

Papier exceptionnel de A1	7
Prêts sur garanties collatérales	6a7
Time do do	7a8
Papier à perte	8a8

New York—Taux de l'argent à 1 pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 4, consols 97⅛ à 97 15/16; argent en lingots 44 1/16; U. S. 4s 121⅞.

Paris—Rentes 83.52½.

CHANGE.

Reichsmarks—Commercial 94⅞.

Le sterling est facile.

Connaissement de navire A1 clear	482½a482¾
Traites de banque	485¾
soixante jours.	

Les francs sont faciles.

Francs de commerce	5.23⅛
Traites de banque	5.20⅝
soixante jours	

Le change à vue sur New York est facile.

Traites de commerce $1.25 de prime.

Traites de Banques au pair.

Les banques tirent des chèques $1.00 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 A. M.

$6,000 Louisiane 4's (seller 10)	90⅛
5,000 do (seller 1888 and int)	89⅞
5,000 do (seller 1888 and int)	89⅞

Après l'appel de 11 a. m.

$1,000 Louisiane 4's	89⅞
1,500 do	89⅞

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

	Valeur au pair.	Offre	Demande
Banques.			
Bank of Commerce	10	9	9½
Canal & Banking Co	100		
Citizens	100		
Germania National	100		
Germania Savings	100		
Hibernia National	100	151	
Louisiana National	100		
Metro. Loan & Savings	100	150	
Mutual National	100		
N O National	100		
People's	50		
State National	100	106½	
Union National	100		
Whitney National	100	172	
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins	100	[illegible]	39
Factors and Traders Ins	100		58½
Firemen's	50		
Germania Ins Co	100		
Hibernia Ins	100		
Home Ins	100		
Lafayette	50		
Merchants Mutual	100		
Mechanics' and Traders	100	110½	
N Orleans Ins Ass	50	17	
N Orleans Ins Co	50	17½	
Sun Mutual Insurance	100		
Southern Ins Co	100		
Teutonia	100		
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100		83
Crescent City	100	65	67½
Canal and Claiborne			
New Orleans City	50		
Orleans	50		66
St Charles Street	50		
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100		
C C Slaughterhouse	50	35	37
Imp Bonded Warehouse			
Jefferson City Gas Light Co	100		
[illegible]			
Louisiana Ice Man Co	50	38¼	[illegible]
La State Lottery Co	100		
La Oil Co	100		
Metairie Cemetery Ass	100		
N O Gas Light Co	100	84	85
N O Waterworks Co	100		
Planters Crescent Oil Co	100		
Sugar Shed Co	100		40
Southwestern Brush Electric Light Co	100		
Louisiana Electric L't Co	100		
Jockey Club	100		
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's		89⅞	90⅛
Louisiana 3's			
Bons de ville.			
Premiums		133¾	134½
Premium bonds number			
Privilege on Premiums			
Consolidated			
Crescent			
Consolidated Extended			
Crescent		103½	
Extended 6's			
Railroad			
Waterworks			
Park			
City 5		101½	
City 6		102	104
City 5			103
City 7's old			
new			
cold			
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock			
Produce Exchange Stock			
Stock Exchange Stock			
Mechanics, Dealers, and Lumbermen's Exchange Stock			
C & G [illegible]			
Canal & Claiborne RR mort			
C., St. L. & N. O. R. R. Co.			
Jackson RR 1st mort. comp			
Jackson RR 2d mort. debt			
Morgan's L & T 1st gold mort			
Tex & Pacific 1st land gr mort			
St Charles [illegible]			
Crescent City [illegible]			
new			
N O C RR		130	
St Charles St RR mort			
N O Waterworks Co mort			
La Ice Mfg Co mort			
Levee St. Cotton Press mort			
La Electric L. 1st mort			
Certificats de Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884			
State Warrants Ordin. 1885			
do do 1886			
do do 1887			
do do 1888			
[illegible]			
School Cer.			
City Scrip			
Jan. 1st Unt. ... State Consols			
Cts dues en vertu de l'acte 69 de 1890			
Unpaid State Coupons No 12 (Nov. 1 1880)			
Unpaid State Coupons prior to No 12			
Unpaid City Coupons			
Half paid Coupons			
State School Warrants			
Unlisted Securities.			
Mex. Int. Imp. (Lottery) Co.		9½	11

1 Avec dividende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Commercial. 6 New Stock. Pour moins de $5,000 [illegible] plus de $1000.

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 1000 balles, comprenant — balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est facile.

Les cotons teints sont de ¼ à ½c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, — balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	7¼	7¼	7⅛
Ordinary	7¾	7¾	8⅛
Good Ordinary	8⅝	8⅝	8⅞
Low Middling	9⅜	9⅜	9⅝
Middling	9 13/16	9 13/16	10
Good Middling	10¼	10¼	10⅜
Middling Fair	10⅝	10⅝	10⅞
Fair	11⅛	11⅛	11⅜

FUTURS.

Stables.

Septembre 9.50 à 9.52; octobre 9.30 à 9.30; novembre 9.16 à 9.17; décembre 9.18 à 9.19; janvier 9.26 à 9.27; février 9.35 à 9.36; mars 9.44 à 9.45; avril 9.53 à 9.54; mai 9.62 à 9.63; juin 9.71 à 9.72; juillet 9.80 à 9.81.

Les ventes comprennent 30,600 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui, le middling était coté à la Nouvelle-Orléans 9 13/16; à Galveston à 9⅝; à Mobile 9 11/16; à Savannah à 9½; à Charleston 9 13/16; à Wilmington 9⅝; à Norfolk à 10; à Baltimore à 10⅛; à New York 10 7/16; à Boston 10½; à Philadelphie à 10⅝; à Memphis 9⅝; à Augusta 9⅝.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Calme.

Cotes: Middling Uplands 10 7/16; Middling Gulf 10 9/16.

FUTURS.

Fermes.

Septembre 9.68 à 9.70; octobre 9.69 à —; novembre 9.65 à 9.66; décembre 9.65 à 9.66; janvier 9.72 à 9.73; février 9.80 à 9.81; mars 9.88 à 9.89; avril 9.96 à 9.97; mai 10.04 à 10.05; juin 10.12 à 10.13; juillet 10.18 à 10.20.

MOUVEMENT DU COTON.

Reçu, net—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 32,653 balles; même temps l'année dernière, 67,548 balles, à tous les ports des Etats-Unis, 193,940 balles; même temps l'année dernière 278,383 balles.

Exportations à l'étranger—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre 20,861 balles; même temps l'année dernière, 34,234 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 106,234 balles; même temps l'année dernière, 127,170 balles.

Stocks—A la Nouvelle-Orléans, 27,011 balles; même temps l'année dernière, 53,902 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 201,352 balles; même temps, l'année dernière, 308,755 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Calme.

Cotes—5 15/16d pour le Middling Uplands et 5 15/16d pour le Middling Orléans.

FUTURS

1 p. m.—Fermes.

MARCHE DU HAVRE.

Calme et stable.

Cotes—78 fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 71 fr. pour le Low Middling (sur mer.)

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—

Ventes 9 barils et 12 boucauts de sucre et 0 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Nominal.

Choice	Nominal
Strictly prime	Nominal
Prime	Nominal
Fully fair	Nominal
Good fair	Nominal
Fair	Nominal
Good common	Nominal
Common	Nominal
Inferior	Nominal

CENTRIFUGAL—Fort.

Plantation granulated	— 8 —
Off granulated	— 8 —
Choice white	— 8 —
Off white	7 9/10
Gray off white	— 8 —
Fancy yellow clarified	— 8 —
Choice yellow clarified	— 8 —
Prime yellow	7⅞ 8 —
Off yellow	— 8 —
Seconds	[illegible] 13/16

MELASSE—Open kettle nominal.

Fancy	Nominal
Choice	Nominal
Strict prime	Nominal
Good prime	Nominal
Prime	Nominal
Good fair	Nominal
Fair	—
Good Common	Nominal
Common	Nominal
Inferior	Nominal

CENTRIFUGAL—Stable.

Fancy	Nominal
Choice	Nominal
Strictly prime	Nominal
Good prime	—
Prime	—@18
Good fair	—@18
Fair	16 @17
Good common	16 @17
Common	10 @15
Inferior	10 @15

SIROP— — à —

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange.

RIZ ECOSSE—La demande est bonne.

Prime	Nominal
Good	4⅞@5
Fair	4⅜@4⅝
Ordinary	3⅞@4
Common	2⅝@3⅜
No 2	2½@3⅜

RIZ BRUT—La demande est bonne. $2 25 à 3 50 le sac.

RIZ POLI—Par ton, $13.00.

SON—Par ton, $7.00.

(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en première main. Les détaillants demandent ¼ à ½c de plus.)

FARINES.

A LA BOURSE.

Cotes officielles de la Bourse.

FARINES—Stable.

Patents $5 20 à 5 15; extra fancy $4 75 à 4 80, fancy $4 50 à 4 35 le baril; choix $3 90 à 4 00.

FARINE DE MAIS—$2 35.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE NOUVELLE—Winter wheat four patents $5 40 à 5 50 le baril; extra fancy 5 00 à 5 10; fancy $4 55 à 4 65, choix $4 25, Minnesota flour, bakers à $5 00, patents $5 75.

FARINE DE MAIS—$2 30.

OZEAM MEAL—Choice $3 10.

GRITS—Choice $3 10 à 3 20.

HOMINY—$3 35 le baril.

FARINE DE [illegible]—$3 70.

OAT MEAL—Course $6 35; fin $6 15 le baril.

OAT FLAKES—$6 35.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS—[illegible] 51 à 52 pour le blanc; 51 à 52 pour le [illegible].

AVOINE—De l'Ouest — à 34; du Texas —

SON— — à — 22 sc.

FOIN—Prime $15 00 à 16 00; Choice $16 00 à 16 50.

HORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivant: [illegible]

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Cotes officielles de la Bourse pour les lots en gros.

Les provisions sont fermes.

MESS PORK—$15 50 à 15 62½.

VIANDES SALEES SECHES—Epaules —, short clear sides — à 8¾, short rib sides 8½ à 9⅛.

BACON—Epaules [illegible]; short clear sides [illegible] 10¼ à 10⅞ [illegible].

GRAISSE—Tierçons raffinés 9⅞ à 10.

JAMBONS—13¼ à 13¾.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour les lots en gros, les prix de détail [illegible].

HORS DE LA BOURSE

DIVERS—Bacon—Prime [illegible] $15 50 à 15 75; pork $9 25 à 9 50 le demi baril [illegible].

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $10 50 à $11 00, plate beef $9 50 à 9 75 en baril; extra plate $5 50 à 5 75 en demi baril, extra mess $4 50 à 4 75, extra mess beef $8 00 à [illegible] le baril. New York Fulton Market [illegible] à 6 25 le demi baril.

EPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFE — Prime 16½ à 17, good 16¼ à 16½, fair 15¾ à 16, ordinaire 14½ à 14¾; commun 12½ à 13½ la livre.

THE—Extra Formosa, 25c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 55, fair to medium 25 à 35; imperial extra choice 80c à $1 00 [illegible] 30 à 50; Hyson and young hyson 35 à 39; gunpowder, fair to finest 30 à 50.

BEURRE—Western Creamery—Extra — à 26; extra firsts 21 à 23; firsts 16 à 18; seconds — à —. Western Dairy—Extra 17 à 18c; extra firsts 15 à 16; firsts — à —; commun 8 à 14. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE—New York, creams, fancy, 11; Western Cheddars full cream à 10; Young Americas full cream à 10½; Western twins, full cream, fancy, à 10¼; Ohio flats, fancy full cream, à 10½; Ohio flats bon choix choice — à —; Western flats, skims, à —.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 75c; City Fine 95c; Dix Crushed 75c; Rock Salt [illegible] la livre; Salt 1¼ à 5 selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weight 8¼ à 8⅝ la livre.

AMIDON—2¾ à 3c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix de gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ¼ à 1c de plus par livre.

DU PAYS—Oranges de la Louisiane à —; Pommes $1 75 à 2 25 le baril; pacanes du Texas 10 à 12; pistaches rouges du Tennessee 4 à 6c la livre; de la Virginie 7c; raisins secs de la Californie $2 85 la boîte; muscatelle $2 60, pêches 15 à 40c per ½ bushel box; melons $12 00 à 15 00; raisins nouveaux; poires Bartlett $4 50 à 11 00 le baril.

ETRANGERS — Oranges du Honduras $16 00 le 1000. Oranges impériales — à — la boîte, oranges de Palerme — à —, oranges de Messine — à —. Citrons de Messine $3 25 à 3 75, Citrons de Palerme $3 25 à 3 75; Raisins de Malaga Londres Layers par boîte $3 25; par demi-boîte —, par quart de boîte — c; Ananas $2 00 à 2 50 la douzaine; Bananes 75c à $1 00 le régime; Figues bananes $1 50 à 2 50 la régime; Dates 5c la livre; Dates persanes 6½c la livre en boîte; Fard dates 6c. Currents 7 à 8c la livre; Figues séchées layers 15 à 16c la livre; Pruneaux 7c la liv.; Citrons 22c la liv.; Amandes Tarragona 17c la livre; Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 11c, Noix de Naples 16c; Noix de coco $25 00 le 1000, 3c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton [illegible] $11 00; tourteaux — à — par long ton shipside; farine de graine de coton ville et campagne, jobbing au dépôt, — à — per short ton. Huile de coton crue 40 à — le gallon; huile raffinée 47 à 50.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos notes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ¼ à ½c par livre sur les lots.)

POMMES DE TERRE — Western $1 40.

PATATES DOUCES—$1 50.

OIGNONS—De l'Ouest $1 20 à 1 25 le baril.

AIL—15 à 20c. per string.

CHOUX—4 à 6c par tête.

CHOUCROUTE—$3 50.

HARICOTS—Choice Northern 4⅝ à 4¾; Red kidney choice — à —. New-York red kidneys à 4¾; western white kidney à 4—; pois verts 3⅜.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 15 à 25c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et ½ à 1½c de plus par douzaine d'œufs.—Grosses volailles de l'Ouest $4 25 à 4 75 la douzaine; poulets $3 00 à 4 00; canards $2 50 à 3 00; oies $4 00 à 4 50; dindes $14 00 à 16 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 00 à 3 50 poulets $1 50 à 2 00, canards $2 00 à 2 50; oies $3 50 à 4 00; dindes $9 00 à 12 00.

ŒUFS—Caisses de l'Ouest 15 à 16c; ceux de la Louisiane 18 à —.

SUIF — 4c la livre pour celui de la ville; 5 celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 18 à 19c la livre.

MIEL—Strained 30 à 40c le gallon.

LAINE — Burry 10 à 12c la livre; Louisiane clair 17 à 18; clear lake 19 à 20 c.

PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 5c, steer et peaux de vaches 30 à 70 livres 4c, kips, 14 à 30 livres 6c; peaux de veaux 35c pièce.

PEAUX DE LA CAMPAGNE—Green salted 4¼, dry flint 6½ à 7, dry salted à 4½c la livre, damaged green hides 2c off, damaged dry ⅓ off.

PELLETERIES—Loutre — à —, castor — à —, [illegible] — pièce; [illegible]

PLUMES—[illegible] 18 à 20c la livre; medium [illegible]

[illegible] Mêlée 1½c la livre, grises 1c.

PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 45c la livre; common 15 à 25.

CORNES—Cornes de bœufs, prime — à 5c pièce: cornes de vaches — à 2c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—Heavy and Régie kinds lugs 3 à 5½; Leaf 6 à 12; Cutting and Burley sorts 6 à 10. Leaf 11 à [illegible]

TABAC MANUFACTURE—Jobbing par livre—Fine plug 30 à $1 05; [illegible] 32c Bright quarters and [illegible] 5s, 25 à 35c. Bright [illegible] à 45c fancy [illegible] 30 à 67c.

[illegible] STORES—Les prix du gros sont comme suit. [illegible]

TOILE D'EMBALLAGE—Jute bagging—En petits lots, bagging 1¾ livre à 12½c la yarde; 2 livres 12¾, [illegible] livres, 4c, balling twine 11c à [illegible] la livre.

COTTON BAGGING — Lane Mills — 12½c per yard.

COTTON TIES—$1 12½ le paquet.

CHARBON

PITTSBURG. Famille $5c le baril; $6 50 le tonneau. Anthracite $9 50 à 10 00 le ton, balles 50c, steamers $5 00 la tonne, en gros 40c le baril.

ALABAMA—Splint pour familles 60c. Corona pour familles 60c. Montevallo [illegible] le baril pour familles [illegible] sur chars [illegible] $4 00 le ton.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon	2 37@	2 45
BRANDIES—Du pays, le gallon	1 50@	3 50
Pêche	[illegible]	[illegible]
Pomme	[illegible]	[illegible]
COGNAC—Importé—1882, le gallon	@	4 90
1880	@	5 50
1878	@	5 75
1875	@	7 40
1865	@	8 00
1848	@	12 00
Chas. Dupuy & Co Cognac 1882	@	5 50
1870	@	7 00
1864	@	9 00
1848	@	10 25
Bisquit Dubouché & Co. Cognac 18..	@	4 50
1870	@	5 50
1848	@	9 00
WHISKY—Produit de la Louisiane, par gallon	1 15@	1 18
Once	1 20@	1 22
Bourbon	1 40@	3 50
Rye	1 50@	3 50
Ecosse, importé	4 00@	4 25
Irlande, importé	4 00@	4 25
Duffy's malt whiskey, par caisse	@	9 00
par gallon	@	3 00
GENIEVRE—Du pays, de New York ou de Philadelphie, par gallon	1 15@	1 50
Hollande, par gallon	2 75@	2 85
Sir Robt. Burnett's Old Tom [illegible]		3 25
Holland, par caisse	7 50@	9 00
VINS ROUGES—Californie [illegible]	38@	45
[illegible]	45@	75
Clarets importés—Ordinaire par baril	58 00@	60 00
Clarets de famille, par baril	65 00@	75 00
Clarets fins le baril	90 00@	175 00
Médoc, la caisse	@	6 00
St-Julien, la caisse	@	6 50
Margaux, la caisse	@	7 50
Pontet Canet, la caisse	@	8 50
Larose, la caisse	@	10 00
Léoville, la caisse	@	14 00
Château Laffitte, la caisse	@	18 00
[illegible]	@	25 00
Ordinaire [illegible] la caisse	4 00@	3 50
Chablis [illegible]	125 00@	
[illegible]	100 00@	
Château [illegible]	@	7 50
VINS BLANCS—Californie, le baril	[illegible]	
Importé, la barrique	65 00@	75 00
Importé [illegible], la barrique	@	175 00
Graves, la caisse	@	6 00
Sauternes	@	6 50
[illegible]	[illegible]	[illegible]
Château Youem, la caisse	@	30 00
Ordinaire, la caisse	[illegible]	[illegible]
Muscat, la caisse	[illegible]	[illegible]
Madère, Cette, le gallon	1 50@	1 10
Madère, genuine [illegible]	[illegible]	[illegible]
Madère, la caisse	[illegible]	[illegible]
Sherry, Cette, le gallon	1 00@	1 10
Sherry Genuine [illegible]	[illegible]	[illegible]
Sherry, la caisse	[illegible]	5 00
Très vieux porto, la caisse	@	25 00
CHAMPAGNE—Roederer Carte Blanche, qts	@	9 50
G. H. Mumm's & Co. Dry Verzenay		
Extra Dry	@	24 75
Heidsieck [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
D. B. Piper & Co's qts	@	24 00
Perrier-Jouet—Cremant [illegible] quarts	@	29 50
Perrier-Jouet—Special, quarts	@	29 50
Pints $2 de plus par caisse.		
Moet & Chandon, white seal, qts	@	29 00

MARCHE AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—		
Choice fat par liv. gross	3 @	3½
fair to common	2½@	3
MISSISSIPPI, ALABAMA, &C, GRAS.		
CATTLE—1re qualité, par tête	$15 00@	22 00
2me qualité, par tête	$10 00@	15 00
Vaches communes et vieilles	9 00@	10 00
VEAUX—1re qualité, par tête	5 00@	7 00
2me qualité, par tête	3 50@	5 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête	6 00@	9 00
2me qualité par tête	5 00@	7 00
PORCS—Good fat Western, par liv. gross	5½@	6½
Fair [illegible] par liv. gross	4 @	4
MOUTONS—Choice, par tête	2 00@	2 50
Fair, par tête	1 00@	1 50
VACHES LAITIERES—1re qualité, par tête	40 00@	50 00
2me qualité par tête	20 00@	40 00

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent [illegible] partiront du quai No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

LA BOURGOGNE, Frangeul, samedi, 22 sept.
LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 29 sept.
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 6 octobre.

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris) $80 et $100
Deuxième classe $60

Billets aller et retour à prix réduits.

Entrepont, $26, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à J. E. Dodart, Agt., 65 rue Carondelet.

Compagnie Générale Transatlantique.

New-York à Londres via Havre Southampton, ou via Havre, Dieppe, New Haven—1re classe, $95.00, $100.00, $120.00. 2e classe, $64.50.

New-York à Londres via Havre, Paris, Calais et Boulogne et Douvre—1re classe, $141.00, $131.00, $101.00. 2e classe, $81.00.

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi 26 septembre à 8 A. M. Cette ligne se compose des steamers suivants: KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer HUDSON, Capt. Freeman.

Arrivera à son quai au pied de la rue Toulouse.

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE ½ P. 0/0

Passage—Cabine $40
Entrepont 20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à ALFRED MOULTON & CO. Rue Carondelet No 41

MANDEVILLE, COVINGTON ET LES SOURCES D'ABITA.

Le Steamer New Camelia.

A partir du 8 mai 1888, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain du dépôt Pontchartrain au pied des Champs Elysées comme suit:

Pour Mandeville, Lewisbourg et Madisonville.

Tous les jours, excepté les Dimanches et les Mercredis à 4 P. M.

DE RETOUR.

Le bateau quittera Madisonville tous les jours à 5:00 A. M.

Les jours et les temps le permettant, [illegible]

EXCURSIONS.

Mandeville, Lewisbourg, Madisonville et Old Landing.

Les DIMANCHES et MERCREDIS à 8 A. M.
Les DIMANCHES et MERCREDIS 6 P. M.

Prix: aller et retour 50 cents.

Prix, jours d'excursion, aller et retour à tous les points sur la rivière, 50 cents extra.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Canal.

Le fret délivré à Covington et Old Landing les dimanches et mercredis.

W. G. COYLE, Agent, No. 67 rue Carondelet.

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE, NEW ORLEANS AND TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

Arrivée	Départ
No 1 Fast mail 8.00 A M	No 2 Fast mail 5.00 P M
No 3 Express 6.25 P M	No 4 Express 8.00 A M
No 5 Baton Rouge accommodation 10.00 A. M.	No 6 Baton Rouge accommodation 4.45 P. M

Les trains Nos 1 et 2 ont des chars Buffet Pullman entre la Nlle-Orléans et Vicksburg, Memphis et Louisville.

Les passagers peuvent rester dans les chars-dortoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

Les correspondances de trains se font à Harriston pour Natchez, N. J. et C. et Cooper's Well; à Vicksburg avec V. S. & P. V. et M. R. R.; à Memphis avec [illegible] Route pour Kansas City et le West et N. M. & M. V. [illegible]; pour l'Est, aussi avec d'autres lignes divergentes.

Ligne courte pour Hot Springs.

JOHN BRADLEY, Agent Général.
E. W. HOWE, G. T. & P. A.
P. F. REYNOLDS, Agent Commercial.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans au Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La & Tex. R. R. & S. Co.

Départ de la N Orléans	Arrivée à la N Orléans
Pacific Express daily 7.15 am	Atlantic Express daily 8.10 pm
San Antonio Express, daily 7.00 pm	New Orleans Express, daily 8:05 am

Chars dortoirs entre New-Orléans et San Francisco par l'Atlantic and Pacific Express. Pullman entre la Nlle-Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio and New Orleans Express.

Jonction à Houston avec tous les chemins de fer [illegible]. Billets à vendre et places dans les chars [illegible] à retenir tous les jours au bureau [illegible] Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Gen. Manager.
J. G. [illegible], Traffic Manager.
C. W. WATSON, Gen. Pass. Agt.

Bureaux des percepteurs de taxes d'Etat, paroisse d'Orléans.

Nouvelle-Orléans, 18 octobre 1887.

Avis aux acheteurs de propriété sous l'acte No 82 de 1884 et aux personnes dont les propriétés ont été vendues à l'Etat pour taxes non payées de 1880 et les années subséquentes:

Attendu qu'un grand nombre de personnes qui ont acquis des propriétés sous l'Acte No 82 de 1884, ayant assumé et promis de payer les taxes, frais, etc. dus sur les dites propriétés pour 1880 et les années subséquentes, et ne s'étant pas conformés aux conditions de la vente et la même propriété ayant été vendue à l'Etat pour les taxes non payées de 1880 et les années subséquentes, et comme le délai dans lequel les dits paiements peuvent être faits et la propriété rachetée expirera bientôt, avis est par le présent donné aux acquéreurs sous la dite loi et à toutes autres personnes dont la propriété a été vendue à l'Etat pour les taxes de 1880 et les années suivantes qu'à moins que la dite propriété ne soit rachetée dans les trente jours qui suivront cette date, le droit de payer les dites taxes, etc. et de racheter la propriété expirera et conformément aux instructions reçues de l'Auditeur des Comptes Publics, possession sera prise de toutes les dites propriétés et les loyers et les revenus seront collectés et versés dans la Trésorerie de l'Etat.

JAMES D. HOUSTON, Percepteur de taxes d'Etat, District supérieur, No 27 rue Carondelet.
CHAS. CAVANAC, Percepteur de taxes d'Etat, District inférieur, No 709 [illegible]

BASILE BARES,

FACTEUR DE PIANOS

84 Rue Royale, N. O.

SEUL AGENT POUR LES

Pianos GAVEAU, de Paris,

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à laine à double répétition, sommiers en fer, équilibre pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquable.

Accords et réparations de pianos une spécialité.

Prof. CYRILLE C. THEARD,

No 59 rue Union, 3e District.

Leçons chez lui de 9 heures à 10 heures du matin et de 6 heures à 9 heures P. M. [illegible] Français, Anglais, Espagnol [illegible] Tenue des livres [illegible]

FEUILLETON.

No 7. Commencé le 16 septembre.

Amour d'Automne

PAR

ANDRÉ THEURIET.

PREMIÈRE PARTIE.

VII

—Suite—

—Très sérieux.... Demain, je ferai transporter au Toron les papiers et les livres qui me sont nécessaires......

—Monsieur Desgranges, interrompit-elle d'une voix un peu altérée, votre résolution inattendue m'inquiète.... Répondez moi franchement: quelqu'un ici vous a-t-il manqué d'égards?.... Perronne est parfois un peu grognon; moi-même je suis une maîtresse de maison très inexpérimentée......Vous ai-je involontairement froissé?

—Non, mon enfant, répliqua-t-il d'un ton affectueux, vous êtes la meilleure et la plus charmante des hôtesses; Perronne s'est montrée pour moi pleine de prévenances, et je n'ai de ma vie été plus choyé et gâté qu'au Vivier.

—Alors pourquoi nous quittez-vous?

—Je vous le répète, parce que je veux presser plus activement mon travail, et qu'en prenant mon repas au Toron, je perdrai moins mon temps.

—Vous en perdriez moins encore en mangeant au Vivier, où vous avez une bibliothèque sous la main et un cabinet de travail bien outillé.... Non, reprit-elle avec des yeux humides, vous ne me dites pas la vérité, et votre manque de confiance me mortifie.... Avouez que vous avez un autre motif de vous reléguer au Toron!

En voyant les yeux mouillés et la figure chagrine de Mariannette, Philippe eut un remords, et, ne voulant pas peiner davantage Mlle Diosaz:

—Je vous l'avoue, dit-il, oui, il y a un autre motif.... Mais, bien qu'il soit sérieux, il a des apparences si invraisemblables que j'ai un peu honte à vous le confesser.... Je me suis décidé à cesser d'être votre hôte, parce que mes assiduités au Vivier donnent lieu dans le bourg à des interprétations compromettantes!....

—Compromettantes!

Elle réfléchit un moment.—Pour qui?

—Pour vous, naturellement.

Les joues de Mariannette rougissaient et ses yeux s'assombrissaient.

—Mais enfin que dit-on? demanda-t-elle.

—On dit que je suis venu ici pour vous épouser et que nous devons nous marier prochainement.

La physionomie de la jeune fille s'éclaircit; elle frappa ses mains l'une contre l'autre et éclata de rire.

—Perronne, cria-t-elle à la vieille servante qui entrait pour desservir, écoute la nouvelle!.... Sais-tu ce qu'on dit dans le bourg? On prétend que je vais me marier avec M. Desgranges!....

La bouche prudente de Perronne se plissa un moment et grimaça un vague sourire.

—Ce n'est pas une nouvelle pour moi, répondit-elle.... Il y a déjà plusieurs jours que je la savais.... Si je ne vous en ai pas parlé, mademoiselle, c'est que je craignais de vous tourmenter et de vexer M. Desgranges.

—Mais c'est absurde! s'exclama Mariannette.

—Oui, reprit Philippe, piqué de la vivacité de cette exclamation, c'est absurde, en effet.... J'ai plus du double de votre âge, et je pourrais être votre père. Mais enfin, dans les villages aussi bien que dans les villes, on est peu enclin à la charité.... Quoique ces commérages n'aient pas le sens commun, j'ai cru agir sagement en mettant plus de distance entre mes visites au Vivier.

—M. Desgranges va loger au Toron et il y prendra ses repas, Perronne, murmura Mariannette avec humeur, il ne mangera pas ta truite et tu peux la donner à ton chat!

—Eh! ma pauvre demoiselle, riposta Perronne en fronçant son tablier, M. Desgranges a peut-être raison.... L'autre tantôt, au four banal, les femmes jacassaient sur ce prétendu mariage comme des poulailles dans un courtil.... Il n'est que temps de leur clore le bec!....

—Vous voyez que cette brave femme est de mon avis, reprit Philippe, quand il se retrouva seul avec Mariannette; si risibles que soient ces propos en l'air, ils peuvent avoir des conséquences regrettables, et votre père, mon enfant, s'il eût vécu, eût été le premier, malgré l'amitié qui nous liait, à approuver la réserve que je m'impose.... J'espère que vous me donnerez aussi votre approbation.

Mariannette l'écoutait, très émue.—Assurément, il devait avoir raison: ces commérages villageois, propagés sans doute par la malveillance de ses tantes, étaient fort désagréables pour elle.—Puis une autre pensée lui vint. Elle se demanda si Philippe n'était pas lui-même ennuyé tout autant et plus qu'elle de défrayer la curiosité locale. Qui sait s'il n'avait pas quelque secret motif de se blesser du rôle que la sotte imagination des gens du bourg lui faisait jouer?....Après avoir réfléchi un moment, elle secoua la tête;

—Je comprends, murmura-t-elle, et je n'insiste plus.

Philippe prit congé de la jeune fille, et ils se serrèrent la main sur le seuil de la porte.

—Au revoir, monsieur Desgranges, et merci, dit-elle d'une voix attristée; je regrette que vous ne puissiez plus être mon hôte.... J'espère, du moins, que vous n'oublierez pas trop le chemin du Vivier, et que vous m'aiderez de vos conseils, malgré tout....

Elle n'acheva pas. Elle éprouvait un embarras, mêlé d'un peu de fâcherie, à revenir sur l'incident qui avait motivé la résolution de Philippe.—Longtemps après son départ, elle se tint accoudée à l'appui de la galerie. Des rougeurs lui montaient au front, tandis qu'elle se répétait les dernières paroles de Desgranges, et elle restait pensive, en face du lac sur lequel la nuit azurée descendait doucement.

DEUXIÈME PARTIE.

VIII.

L'installation de Philippe Desgranges au Toron ne fut ni longue ni compliquée. Dès le lendemain, l'aménagement était terminé et tout se trouvait en ordre. Il avait choisi la partie la plus habitable de la vieille maison, c'est-à-dire l'appartement dont les portes-fenêtres donnant de plein-pied sur le petit parterre sauvage étaient exposées au midi. Grâce à cette orientation, le soleil, dès qu'on ouvrait les croisées, dissipait l'humidité dont les chambres longtemps closes se trouvaient imprégnées; en outre, de ce côté, on jouissait de la vue du lac. L'appartement était composé d'une salle à manger contiguë à la cuisine, d'une vaste chambre à coucher et d'un salon également spacieux, que Philippe avait transformé en cabinet de travail. Il aimait cette haute pièce nue, avec ses poutres en saillie, ses murs et ses battants de porte peints à fresque, à la mode italienne. Les meubles en bois incrusté et les fauteuils en tapisserie dataient du XVIIIe siècle; de massifs candélabres de cuivre doré ornaient la tablette de la cheminée de pierre, des lambrequins de cretonne fanée pendaient aux fenêtres, dont les petits carreaux verdis étaient voilés par le rideau naturel d'un jasmin. On respirait là-dedans les mélancoliques odeurs du temps passé; il y régnait un recueillement propice à la méditation et au travail.

Mais ce que Philippe appréciait le plus encore dans l'antique solitude du Toron, c'était le promenoir qui courait le long des vignes jusqu'au Roc-de-Chère, et d'où l'on pouvait apercevoir l'une des blanches façades du Vivier. Desgranges y venait chaque matin assister au réveil du bourg, et, muni d'une bonne lorgnette, il cherchait à épier ce qui se passait dans le logis de Mariannette. Cette hospitalière maison du Vivier, dont il s'était volontairement exilé, occupait une grande place dans ses contemplations matinales. Il regardait la fumée s'élever au-dessus des toits rouges, les platanes verdoyer entre les pelouses, et, parfois il croyait distinguer, entre les glycines de la *loggia*, une vague silhouette féminine qui ne pouvait être que celle de Mariannette. Il suivait le va-et-vient de cette forme indécise avec une application enfantine dont il finissait par être honteux. Il s'en voulait de cet indiscret espionnage, et il était choqué de voir combien la jeune fille lui manquait depuis qu'il avait cessé d'être l'hôte du logis Diosaz.

—Cette possession de lui-même, prise si pleinement par une petite provinciale, l'irritait et le mortifiait. — Il cherchait parfois à s'abuser, en attribuant le désarroi qu'il éprouvait à un brusque changement d'habitudes. Il voulait se persuader que ce qui lui manquait, c'était moins Mariannette que la distraction des repas pris en commun et des promenades partagées chaque jour. Mais cette explication l'humiliait et l'irritait encore davantage. — Etait-il donc déjà si mûr qu'il devînt, comme un vieillard, l'esclave d'une habitude? — Non, personne, au contraire, ne s'accommodait mieux des changements de visages, de régime et de milieux. Le vide qu'il sentait au dedans et autour de lui tenait à une autre cause, et cette cause, il n'y avait plus à se la dissimuler, était un penchant très vif pour Mariannette.

La réalité de cette inclination, qu'il avait d'abord traitée légèrement, se représentait chaque jour à son esprit sous une forme de moins en moins ondoyante; —c'était comme une lumière aperçue la nuit, en voyage, au fond d'un brouillard,—lueur tout d'abord vague et fuyante, puis plus fixe, plus précise, et enfin perçant la brume, illuminant nettement toute la plaine enténébrée.—Amoureux d'une fille de vingt deux ans, lui, Philippe Desgranges, dont la quarante-cinquième année venait de sonner!.....Lui qui se sentait déjà las et vieilli, moins encore par l'approche de la maturité que par le nombre et l'acuité des sensations dont il avait saturé sa jeunesse!..... Parfois, il se faisait l'effet d'avoir vécu deux vies, tant sa sève lui semblait desséchée et ses nerfs fatigués. Et c'était dans cet état d'appauvrissement moral qu'il s'avisait d'aimer une jeune fille!.... A de certains moments, il voyait dans cette passion naissante une monstruosité, quelque chose comme la maladie d'un cerveau détraqué ou d'une imagination dépravée, et il se révoltait contre lui-même. Mais il y avait d'autres quarts d'heure où il se jugeait avec plus d'indulgence et où il plaidait les circonstances atténuantes.—C'était justement la tristesse d'un cœur précocement mûr, le pressentiment de l'arrière-saison, qui le poussaient vers cette verdissante jeunesse. N'est-ce pas pendant les déclins d'automne, à l'heure où les arbres s'effeuillent et où le givre craque sous les pieds, qu'on éprouve une joie plus rare à la vue d'une touffe de fleurs printanières miraculeusement épanouies?...Pour lui, Mariannette représentait une nouvelle éclosion de printemps, en respirant près d'elle une rafraîchissante odeur d'avril, il sentait la jeunesse remonter dans ses veines; il croyait assister à la résurrection des enthousiasmes de la vingtième année.

—Mais alors, protestait intérieurement une voix honnêtement indignée, si tu n'aperçois dans la tendresse de cette jeune fille qu'une sorte de fontaine de Jouvence pour ton esprit, tu n'es qu'un égoïste féroce. Qu'espères-tu en te laissant aller à cette tardive passion? Veux-tu jouer les don Juan et essayer de séduire Mariannette?....Non, ce serait trop odieux, et tu as des visées plus correctes.... Tu l'épouseras sans doute? Mais il faut être deux pour se marier, et n'as-tu pas vu avec quel ironique sourire elle accueillait l'autre soir cette ridicule hypothèse d'un mariage? D'ailleurs, en supposant que, prise de compassion, elle consentît à t'épouser, n'y aurait-il pas une criminelle cruauté à sacrifier à ton caprice une adorable créature qui ne sait rien de la vie et qui en attend des merveilles?.... Dans ton intérêt même, serait-ce bien prudent d'associer à ton âge mûr ces vingt ans en pleine floraison?.... Tu es un rêveur, Philippe Desgranges, et un rêveur dangereux!

En proie à ces sentiments contradictoires, Philippe promenait ses agitations à travers le Roc-de-Chère, dont il était le plus proche voisin. Il cherchait, en fatiguant son corps par de longues courses, à endormir cette préoccupation dominante qui l'enfiévrait.—Ce roc de Chère, avec ses prés humides enclavés dans les bois et ses blocs cyclopéens élevant au-dessus des bruyères leur rondeur blanche, est une sorte de forêt enchantée. Vu du lac, où il plonge à pic ses falaises crevassées que hantent les couleuvres et les hérons, il a l'aspect d'un énorme massif calcaire. Rien à l'extérieur ne laisse deviner les paysages curieux et variés qu'il cache dans ses replis mystérieux. Il est coupé à l'intérieur par d'étroites gorges en partie boisées. Le labyrinthe de Crète n'était rien auprès de l'inextricable lacis de sentiers qui s'y enchevêtrent; on a beau y revenir, chaque fois on y découvre des solitudes cachées, et chaque fois on s'y égare.

Philippe éprouvait un plaisir enfantin à se perdre dans les abrupts sentiers, à moitié recouverts de bruyères, qui se croisaient, couraient sous bois, escaladaient les rochers, s'effaçaient dans l'herbe d'un pré ou s'enfonçaient sous les arcades feuillues des châtaigniers. Cette nature sauvage lui réservait à tout instant des surprises. Elle se révélait à lui pour la première fois par ses côtés intimes et imprévus; il croyait découvrir un monde nouveau, un monde vierge et ignoré, brusquement émergé du sein du lac comme une île merveilleuse. Autour de lui, tout avait un air d'antique jeunesse, comme la Belle-au-bois-dormant à son réveil: la terre noire où, sous l'abri des sapins, les cyclamens ouvraient leurs corolles roses coquettement retroussées; les prés spongieux étoilés de parnassies; les taillis clairs se reflétant dans l'eau verte d'une mare; les montueuses futaies de hêtres, d'où l'on entrevoyait à travers les branches les découpures aériennes des montagnes. Et toutes ces choses jeunes et fraîches ramenaient constamment sa pensée vers Mariannette. Il se prenait à envier à la nature ce rajeunissement après chaque hiver.

—Pourquoi, songeait-il une après-midi en errant sous bois, pourquoi l'homme n'est-il pas semblable aux plantes? Pourquoi, chaque année, ne peut-il, après les déclins d'octobre, retrouver la verdeur d'avril?....Au contraire, chaque printemps nouveau le pousse vers la vieillesse et lui apporte un germe de dépérissement. Au chagrin de voir les années, l'une après l'autre, répandre sur sa tête leurs jonchées de feuilles mortes, vient s'ajouter pour lui le crève-cœur d'assister périodiquement aux fêtes des renouveaux toujours en fleurs. Oh! la jeunesse!.... Quels beaux jours que ceux où je dépensais sans souci les heures de ma vingtième année! Je ne trouvais jamais la marche du temps assez rapide. Avec la fougue impatiente d'un cheval sauvage, j'aurais voulu franchir d'un bond l'intervalle qui me séparait d'une soirée de plaisir. Je comptais pour rien les minutes qui n'étaient pas marquées d'une sensation nouvelle. Les journées s'enfuyaient sans me laisser de regret; je saluais avec un sourire chaque aube qui se levait, pleine de promesse et toute mélodieuse du chant des cloches matinales..... Ah! ces heures inemployées, ces belles heures perdues, je voudrais les recueillir maintenant avec le soin minutieux d'un batteur d'or qui ramasse les miettes du précieux métal, éparses sur son établi. Je voudrais les souder bout à bout et m'en refaire une vingtième année. Mes dernières après-midi de verdeur, mes derniers enthousiasmes de jeune homme, se sont enfuis au loin, pareils à ces barques qui filent là-bas sur le lac et qui semblent emporter mes illusions défuntes.... O jeunesse, toi qui donnes la vigueur, la santé et l'audace; toi qui mets des flammes dans le regard et dans le sang; toi qui embaumes et enchantes la vie, ô jeunesse, où es-tu?....

Tandis qu'il exhalait ainsi ses regrets en gravissant la pente des futaies, il était arrivé à un large plateau rocheux où les arbres cessaient et d'où l'on voyait, par-dessus les bois, l'éblouissant azur du lac. Il entendit des pas derrière lui et se retourna.—La jeunesse qu'il invoquait était là; elle lui apparaissait dans la personne de Mariannette, surgissant à l'autre extrémité du plateau.—La jeune fille s'avançait vers lui, le teint rosé par la marche, les yeux étincelants, les cheveux légèrement ébouriffés sous les rebords de son chapeau de paille. Sa silhouette se détachait finement sur le bleu de l'eau et le blanc du ciel. A sa suite venait, plus lentement et un peu essoufflée, la vieille Perronne portant un panier plein de mousse et de plantes sauvages.

Philippe sentit son cœur battre comme s'il avait encore ses vingt ans, qu'il venait de regretter avec tant d'amertume.

—Bonjour, monsieur Desgranges, dit Mariannette avec un sourire malicieux; je vois avec plaisir que les bois du Roc-de-Chère sont plus privilégiés que le Vivier.... Vous êtes ici chez moi, le saviez-vous?

Philippe se rappelait, en effet, que les bois de Chère étaient compris parmi les biens indivis entre Mariannette et ses tantes. Il balbutia un compliment confus et serra la main que la jeune fille lui tendait.

—Je suis venue avec Perronne, continua-t-elle, chercher des bulbes de cyclamens. C'étaient les fleurs favorites de mon père, et je vais essayer d'en faire pousser autour de sa tombe.... Notre récolte est terminée, et, ajouta-t-elle avec une pointe d'ironie, si vous ne craignez pas de vous compromettre en nous accompagnant, je vous montrerai des coins de paysage que vous ne connaissez pas, sans doute.

(*A continuer.*)

UN NOUVEAU TYPE DE CONSTRUCTION SOUS-MARINE. —L'état-major général de la marine, vient d'être saisi de l'examen d'un projet déjà présenté au Comité des affaires navales des Etats-Unis par un représentant de l'Illinois, pour la construction d'un bâtiment de type fort ingénieux, armé d'un canon pneumatique à dynamite, et qui, en action, pourrait rapidement s'enfoncer sous l'eau, ne laissant presque aucune prise aux projectiles d'une flotte ennemie.